

Voie de Namur (Belgique) à Vézelay

Quelques bons souvenirs...

À l'origine, une visite d'un couple d'amis belges descendus du Hainaut pour passer une semaine en Franche-Comté et se rendre compte de la rigueur des hivers dans le Doubs (ils n'ont pas été déçus).

Ensuite, en guise de cadeau d'accueil, je me vois recevoir un topoguide de la FFR traitant du parcours d'un "Chemin de Compostelle" : Partant de Namur, et remontant la vallée de la Meuse, il entre en France vers Rocroi, se prolonge vers Reims, atteint Troyes et dépasse Chablis jusqu'à rejoindre Vézelay.

Ce présent s'apparentait nettement à un défi !

L'idée, en couveuse, abrégée sa gestation de longue durée et naquit naturellement alors que je me trouvais à cours de projets. C'est vers les fins d'hiver que ceux-ci mûrissent et donc, séduit par cette nouvelle gageure, je trouvais-là l'occasion de renouer avec mes amis et même – cerise sur le gâteau – peut-être remarquer avec eux (je les avais connus quelques années plus tôt à Cajarc sur la Voie du Puy-en-Velay).

Mon initiative fut saluée comme je m'y attendais, mais hélas, ne cadrerait pas avec leurs objectifs, déjà bien arrêtés. En revanche, ils pouvaient m'accorder deux jours d'un week-end - leur convenant - pour me mettre le pied à l'étrier.

La proposition restait séduisante, même si je devais fractionner le périple. Accord conclu, le départ de notre randonnée de deux jours fut fixé un 15 juin (2013, pour être précis). Pour moi seul, la vadrouille principale se déroulerait un mois plus tard.

Vint le jour J-1, une journée d'autoroute à traverser la Lorraine, le Luxembourg et les Ardennes belges jusqu'à un village, dans les environs de Mons.

Tout s'enchaîne très vite et très tôt : des préparatifs hâtifs, un transfert de mes bagages de randonnée, un jus avalé sur le pouce et rien d'autre dans le cornet, c'est le départ à cru avec Marie-Françoise et Michel en conducteur de sa voiture.

Direction : province de Namur, plus précisément GODINE, petite ville au sud de la capitale régionale.

« Tu verras, me dis Michel, là-bas, un vrai petit-déjeuner nous attend ; Gérard et Jacqueline chez qui nous sommes attendus sont des parents éloignés. »

Une heure de trajet sur des routes à circulation fluide en se jouant des radars, et nous remisons la voiture dans une propriété verdoyante proche du fleuve (pour moi, la Meuse est plus qu'une rivière).

La table est dressée pour un plantureux repas, le festin que l'on convoite avant de partir à l'assaut du monde.

1^{er} jour

Il est près de 10h30 quand nous chaussons les croquenots devant le regard patelin du vieux couple qui nous a reçu comme des nobles partant pour les croisades.

Nous sommes prêts et sacrifions aux indispensables amabilités qui précèdent une séparation. À un train de sénateur, nous parcourons l'allée gravillonnée qui découpe la pelouse pour aborder directement une étroite chaussée longeant la rive de la Meuse. Michel a scrupuleusement potassé la carte et, confiants, nous partons dans le bon sens. Inutile de se fier au courant, il n'y en a pas, ni au sens de l'orientation car le cours d'eau se tord en une suite de méandres déconcertant. Quant au soleil, il se planque derrière une couche de nuages épaisse comme du sirop de Liège.

Pour ces deux jours, je n'aurai qu'à me laisser traîner et je me concentre plutôt sur un environnement nouveau pour moi : les flottilles de bernaches (oies du Canada), seuls habitants visibles à la surface du fleuve, et en face, sur l'autre rive, un versant abrupt qui déroule son liseré sylvestre depuis une crête ciselée et tombe dans l'eau à 150 mètres plus bas. Au-delà du village serti au creux d'un vallon alluvial lové dans un coude, il faut s'attendre à de belles montées en perspective.

Nous avançons sans hâte sur la voie de promenade qui conduit vers les maisons et nous trouvons la première balise ; commune à trois GR dont le 654 qui nous intéresse et qui me mènera à Vézelay... tantôt.

Traversée de Godine, village dortoir et tout de suite, finie la gaudriole, les choses sérieuses commencent sans attendre. Adieu la Meuse, si l'on veut éviter la route, il faut prendre de la hauteur. Un regard complice vers une minuscule chapelle Saint-Roch (patron des pèlerins) et le sous-bois nous avale.

Les affaires sont et restent sérieuses car à chaque descente succède une ascension (je n'apprends rien à personne). Au spectacle de canetons jouant sur les algues ballottées par le courant vif d'un clair ruisseau, suit une grimpette en rocaille qui débouche face à une vaste plaie béante : une carrière de schiste. De nombreuses exploitations jalonnent ce coin de Wallonie et constituent l'une de ses principales ressources (Marie-Françoise se charge de mon éducation). Les produits extraits du socle de ces anciens contreforts des Ardennes recensent aussi le grès et surtout le marbre... les belles demeures, églises et châteaux de la région en témoignent depuis toujours.

Des hameaux dispersés se cadrent au fil du plateau vallonné et boisé. Témoin d'une occupation médiévale, le château de "Poilvache" se carre devant nous, ses murailles fracturées se hissant d'une gangue buissonneuse. En ruine depuis que des canons français – ceux du roi Henri II – sont venus émietter la forteresse qui jusqu'en 1544 défendait le commerce fluvial. Je me défends en prétextant que je n'étais pas né, et que d'ailleurs mes compatriotes de l'époque vivaient sous la coupe de Charles Quint, comme les leurs.

Descente pour retrouver la Meuse et un cadre idéal pour casser la croûte entre le roc et l'eau. Le bleuet ! J'avais perdu l'image de Michel qui transporte toujours plusieurs babioles grevant le poids de son sac à dos qui pèse plus qu'un mortel moyen ne saurait en supporter. Qu'importe, le café qu'il sert avec un franc sourire ne se refuse pas.

L'après-midi s'engage par une remontée à travers une sylve verdoyante et compacte ponctuée d'immenses hêtres rouges plantés à un intervalle rigoureusement calibré. Nous atteignons bientôt le plateau et une succession de pâtures où paissent de placides bovins en robes blanches élaboussées de taches d'un gris cendre virant au bleu.

Plus loin, le terrain se transforme et devient rocailleux, ne nourrissant que des buissons malingres et des herbes folles. Le sentier s'infléchit et nous arrivons au bord d'une entaille profonde : la vallée de la "Leffe". Une sente sauvage dévale à travers la friche. Un soleil devenu vaillant illumine les herbes folles où se mêlent orchidées et œillets. Une dernière enjambée et le pied se pose sur une petite route bordée d'un parapet. Les pierres sèches ne cachent rien de ce qui se niche au creux de la combe : Un imposant ensemble de bâtiments disposés selon la géométrie caractéristique des édifices religieux monastiques. Voici "l'abbaye de Leffe", fondée en 1152 par des moines d'une abbaye voisine : "Florefe". Ces

deux noms titillent agréablement l'intellect des amateurs de bonne bière belge, partout – et même plus loin.



Leffe : Abbaye et village

Une allée de desserte se glisse entre un mur de rétention et une austère façade à moitié mangée par du lierre. En bois massif, une porte se dresse en barrage ; une affiche proclame à l'intention des éventuels arrivants qu'ils ne seront pas reçus.

L'abbaye ne se visite plus ; en tout cas cette année... Seul recours pourtant, un jeu de cadrans, de touches

et d'interphones admet le contact entre les profanes et les olibrius qui se calfeutrent dans les murs. En habitué de la communication, c'est Michel qui se colle à la démarche.

« Alors ? Fait Marie-Françoise.

- il m'a dit : deux minutes et j'arrive. »

Et... la porte s'ouvre, en grand pour dégager toute la corpulence d'un être grassouillet mais charpenté recouvert du col aux talons d'une tunique scapulaire blanc cassé nouée par une cordelette à l'endroit le plus arrondi de la personne. Le capuce tombe à plat sur le haut du dos.

« Bonjour... susurre une toute petite voix de fausset qui détonne avec le coffre qui pousse les sons. Un rapide tour d'inspection sur les trois intrus - il est averti de leur venue - puis il reprend sur le même ton : Vous pouvez entrer. »

« Ils sont bénédictins de l'ordre des prémontrés, me glisse Michel.

- Ah ! Ils ont fait vœux de silence pour parler aussi doucement ?

- Non, pas du tout mais je pense qu'ils sont habitués au calme et donc ne sont pas bruyants. Ils ont des contacts permanents avec l'extérieur et ont quasiment tous des missions qui les gardent journallement hors des murs. »

Balade dans les couloirs ; nous sommes confiés à l'accueillant chargé de la suite. C'est sa franche jovialité qui tranche instantanément. « Non, nous n'irons pas à Compostelle cette année, mais nous nous préparons », précise Michel qui parle pour nous tous en détaillant le projet du couple de partir à pied depuis la Belgique.

Le moine nous pilote vers le réfectoire et la cuisine puis poussant une porte extérieure, nous fait traverser un jardin carré délimité par une haute clôture. Un portillon - non verrouillé en période de journée – nous rejette à l'extérieur de l'aire abbatiale pour accéder à un bâtiment voisin - de même facture architecturale - acquis récemment par l'abbaye : une ancienne école, et ce sera dans ce qui était une salle de classe que l'on devra pieuter.

« Vous avez tous un sac de couchage ?

- Oui est aussi des matelas pneumatiques.

- Alors c'est parfait, montons... et fermez toujours la porte derrière vous ! »

Il nous dépose au premier étage, dans une vaste pièce désaffectée où pour tout mobilier, on peut compter une dizaine de chaises.

« C'est spartiate, vous en conviendrez certainement, déclare notre guide, mais c'est tout ce que nous pouvons vous proposer... en ce moment.

Une douche chaude aurait été la bienvenue, mais les équipements sanitaires situés en bas ne comportent que des WC et un lavabo... d'eau froide, bien entendu.

Nos grabats sommaires sont disposés aux deux coins de la vaste salle. Et maintenant ? Mes amis ont leur programme. Marie-Françoise souhaite rencontrer le père abbé (chef spirituel de la communauté) et justement, il doit célébrer la messe dans l'église de Leffe sise à deux cents mètres de l'abbaye. Pour elle, l'occasion est belle de le rencontrer hors des murs de sa retraite.

« Il ne reste que dix minutes avant 17h, me dit Michel, juste le temps d'y aller ; tu fais comme tu veux... »

- Pas question de vous laisser filer, je vais avec vous. »

Nous contournons l'abbaye et par une rue qui s'écarte du bord de la Meuse nous gagnons l'église.

Une petite heure plus tard, nous accompagnons le père abbé, de retour au monastère. Juste le temps nécessaire de troquer shorts et tee-shirts contre des vêtements plus seyants et nous y revenons pour le repas du soir, calquant ainsi notre emploi du temps sur les horaires rigides qui règlent la vie des moines.

Dernier acte avant la soupe, ces derniers seront appelés à se réunir dans la chapelle pour les vêpres.

Comme pour la messe, j'ai décidé de suivre mes compères. Les vêpres : C'est quoi au juste ? Fastoche ! Je suis vite affranchi. Rien d'autre qu'une cérémonie qui rassemble les fidèles – ici, les 12 moines présents et les trois privilégiés que nous sommes – pour une banale prière du soir.

Nous entrons dans la chapelle de l'abbaye, découvrant une salle somptueuse, toute en longueur. La porte passée, je me colle aux basques de mes amis belges les imitant sans trop de gaucherie pour paraître comme eux, vieux habitués. Il n'y a personne ; nous sommes en avance.

Proches d'une extrémité, des stalles surélevées et disposées selon un arc de cercle ceignent des box placés au niveau du plancher selon la même disposition. Mes deux modèles se dirigent vers trois immenses tableaux qui du bas en haut, garnissent le mur de l'édifice. Toutou fidèle, je vais aussi admirer les peintures – maîtres flamands du 16^{ème} siècle, même s'il s'agit d'authentiques copies de la même époque.

L'affaire se corse avec l'entrée des religieux qui l'un derrière l'autre montent l'estrade et prennent place dans les stalles du haut de manière à ce que chacun soit en vue des autres. Nous gagnons précipitamment les places du bas, la récréation est terminée. Mes compagnons saisissent le livre placé pour chaque box ; en singe attentif, je les imite. Un père passe à cet instant, avise nos bouquins ouverts, signale les pages qui seront lues pendant l'office et ressort.

L'un deux prend la parole en chantonnant. Je ne sais pas ce qu'il baragouine mais mon voisin, Michel, à le manuel ouvert devant lui et semble plongé dans la réflexion. Sans me démonter j'ouvre le mien, et comme pour un examen scolaire, pompe la bonne page en pivotant plus le regard que la tête. Là, j'attrape le fil conducteur alors qu'un autre moine attaque la litanie suivante.

Ils y passent tous et rien ne les démonte, encore moins quand un lecteur est perturbé par son téléphone portable. L'objet diabolique est vite tiré d'une poche profonde pour être déposé dans des paluches aptes à le faire taire, sans que le ton ni la cadence des mots n'aient varié d'un iota. Autour de la tribune, l'exploit est reconnu et des ébauches contenues de rires

semblent parcourir le rang des officiants. Je réalise subitement qu'à cette occasion de prière, les participants se rassemblent pour un rituel fraternel et convenu selon la tradition dogmatique. Journallement répété, il rythme leur quotidien et marque la fin de la journée. Je suis sans doute le seul dans la pièce à m'être laissé mystifier par le caractère faussement solennel de la cérémonie.

C'est fini, tout le monde s'égayé ; les frères aux tâches de la préparation du repas qui se prend à 7 heures tapantes et nous, dans le jardin puis les couloirs pour gagner tranquillement la pièce réservée aux visiteurs, et voisine du réfectoire principal.

Dîner simple mais copieux et riche en calories : assortiment de jambons et charcuteries avec crudités, ragoût de pâtes à la viande, fruits et flans au dessert. Evidemment, personne ne nous rejette lorsque nous venons prendre part – plus symboliquement qu'efficacement -, à la vaisselle générale.



Dinant : Collégiale et citadelle

Ne serait-il pas temps (enfin) d'aller se jeter derrière la cravate une bière estampillée "Abbaye de Leffe". Ce serait également l'occasion de pousser jusqu'à Dinant qui en suivant le bord de Meuse n'est qu'à un demi kilomètre.

Le soleil est avec nous pour cette soirée de printemps, permettant sans trop frissonner, de prendre siège sur une terrasse proche

de l'eau, suffisamment en retrait des immeubles de la ville pour admirer la magnifique collégiale, église au clocher atypique en forme de bulbe et qui date de 1196. Juste derrière, s'inscrit en toile de fond la citadelle qui couronne depuis le sommet des falaises escarpées, toute le relief de la colline.

Et la bière ? Qu'elle soit "blonde", "triple" ou "ruby", chacun aura sa canette. À propos de la bière, je n'ai pas cherché dans l'abbaye où pouvait se cacher les cuves, entrepôts et équipements de fabrication et d'embouteillage qui auraient d'ailleurs largement débordé des murs vénérables. Michel m'avait prévenu ; la bière "Abbaye de Leffe" n'est brassée ni à l'abbaye ni même à Leffe, mais comme bien d'autres, dans une fabrique de Louvain, en Brabant flamand. N'empêche, elle est bien bonne !

Retour vers la salle de classe "à coucher" en flânant au fil des devantures, recherchant particulièrement celles des rares dinandiers survivants de l'"âge d'or" du cuivre : vitrines imageant la fonte du métal, son façonnage et son martelage pour la production de vaisselles ouvrées et chaudrons qui fit la renommée de Dinant depuis le 12^{ème} siècle.

Préparation et disposition pour la nuit. On le sait d'avance, elle ne sera pas très fameuse.

Interminable ! La chercher sans jamais la trouver : la position satisfaisante ; celle qui soulagera les points de contact avec le sol dur. Le symbolique matelas gonflable fourni par Michel, trop vite à plat (le matelas), est sans effet notable. Heureusement, j'avais emporté un

sac de couchage que je suis bien content d'avoir fourgué dans mon sac. Recroquevillé à l'intérieur, la fraîcheur ambiante me paraît moins mordante.

Ai-je fermé l'œil cette nuit là ? Je n'en ai pas souvenir mais à en croire Marie-Françoise, à certains moments, mes ronflements sont venus se superposer sur ceux de son mari. Je me suis levé deux fois, évoluant sans bruits à la lueur chiche des seules lumières publiques qu'aucun volet ne filtrait. En bas, dans la salle d'eau, la lumière vive et brutale bloquait net la promenade nocturne des araignées.